

# L'amour des perdrix

Gilbert Bourson

## Tempo 1

Ma préoccupation est de faire advenir, du monde qui m'entoure, du visible qui me requiert, l'inattendu, les intrigues du dire et du voir. L'écriture épique, éperonne les paysages, les situations, jusqu'à ce qu'ils se cabrent, et soulève le terreau de la langue avec lequel le paysage se transforme en « mes propriétés » comme dit Henri Michaux, en contrées où habiter l'instant. Chaque poème est une image de pensée. La poésie pour moi est recherche du plus de réalité possible, une intrusion dans l'intervalle entre le monde et moi où se révèle l'étrangeté de notre rapport aux choses et notre appréhension du réel. La forme poétique ne dépend pas chez moi d'un quelconque à-priori esthétique, elle naît d'une nécessité ontologique de s'approprier le contenu qui fait fond du contenant. Quand j'ai écrit un poème, j'aime qu'il me surprenne au point de me paraître étranger, à la fois plus savant et plus intelligent que moi, traversé qu'il est des échos du passé et de tout ce qui me constitue comme sujet, à la fois singulier et pluriel. J'aime cette idée du poème comme carrefour du monde, de la culture et d'une subjectivité constituée de tout ça. Je me situe, si l'on veut, du côté de la phénoménologie, celle de Merleau-Ponty (*Le visible et l'invisible, La prose du monde...*) plutôt que celle de Heidegger.

Je m'attache au rythme, à la scansion et au maximum de performance harmonique, en un mot, à la musicalité du poème. J'estime Ronsard être un des poètes les plus musicaux de la langue française.

Quant à la métaphore, je suis d'accord avec Vico, qui dit qu'elle est le seul moyen d'exprimer le monde subjectif. J'utilise souvent la forme du sonnet, non rimé de façon classique, mais faisant se contaminer à l'intérieur du texte les éléments qui le constituent.

Dans « Sonates », les poèmes ne sont pas organisés autour d'un thème, pas plus qu'ils ne baignent dans un climat unique, chaque texte est autonome, ce sont des moments d'émotion devant une scène entrevue, une lecture, un paysage ou un tableau. Certains partent d'une réflexion, d'une idée dont se sert le poème comme d'un clavecin. Mes autres livres sont plus situés, comme « Congrès » ou « Joie rouge ». « Voieries et autres ciels » est un livre sur la ville et sa déshumanisation où l'humour est souvent utilisé un peu à la manière d'un Swift. Mais chaque poème est toujours baigné d'un climat d'étrangeté. Je tiens à ce qu'un poème étonne le lecteur, qu'il le dépayse et le fasse rêver.

J'ai besoin de la poésie pour nouer les entrelacs du réel au sarment du langage qui le fonde en moi. Le donc du poème est structure d'un sujet inclus dans une structure plus vaste qu'on nomme réalité et qui n'est extérieure qu'à défaut de la rendre concrète par l'individuel et le subjectif. La prétendue obscurité d'un texte poétique est effet de la prolifération de la matière entrevue et des signes qu'elle émet. Le poème n'est pas discours sur la réalité, il est la réalité, cabrée au carrefour d'un sujet qui la nomme : elle est causa mentale comme dit Leonard. La langue est énergie. Un poème est tension, élan vers une déstabilisation du correct et du convenu, il est une insurrection permanente du sens.

Encore une fois, je veux placer le lecteur face au spectacle des mots jouant le texte du monde et des choses qui le constituent. Il ne s'agit pas de comprendre ce que le poème veut dire mais d'entendre ce qu'il dit, d'habiter le lieu qu'il est devenu. Ce n'est pas le poème qui est énigme, c'est le monde. Il faut aimer l'énigme qui permet de rêver chaque instant de sa vie. Sauver l'énigme c'est sauvegarder l'émotion qui seule est émeute. Je pense ici au beau titre d'un livre de Pascal Boulanger : « L'émotion, l'émeute ».

Si l'on me demande pourquoi j'écris, je réponds comme le font les enfants : parce que.

Si la question est : que cherchez-vous dans l'écriture ? Je réponds comme Hemingway dans un de ses livres : je chasse le Koudou.

## Tempo 2

Pour insister encore sur la lisibilité de mes poèmes, je demande aux lecteurs (dois- je dire au lecteur au singulier ?) de les aborder naïvement, sans à priori intellectuel, comme on aborde n'importe quel élément qui surgit inopinément sous le regard, comme un galet ou un météore ou encore un instant sur lequel on bute et qui vient instaurer un espace et une perspective inattendus. Je m'absente du poème autant que faire se peut, pour que mon écriture me renseigne sur ce moi qui prend la place de celui qui lit, en disant Je. Cependant j'y suis, ce je dans la coulisse, qui longe la ligne où se jouent les enjeux de l'être ou l'être pas et à flanc de falaise des mots.

Il ya dans ma poésie une érotisation de la nature. Chaque poème est à l'affût des moindres frissons érotiques des haies, des caniveaux de l'été, des copulations excessives des choses. J'aime à faire copuler dans un texte, une citation latine, qui fait le tuf de mon propos, avec un géranium vu sur un balcon, ou l'endos odorant d'un compost. D'où l'intrusion souvent de la culture dans mes poèmes. Ces citations sont dans le paysage au même titre que les éléments naturels il n'est pas utile de les identifier, elles sont venues naturellement se déposer là, pour fuir justement les universités. Que le lecteur leur laisse leur anonymat et leur étrangeté barbaresque. J'aimerais que parfois on pense à la peinture ou à la musique : à Rubens, Fragonard, Cézanne, De Kooning, Bartók, Ravel. Encore une fois, dans un poème, le rythme est essentiel, il participe du sens, il le fait rebondir vers son contraire et ses métamorphoses.

Chacun des livres signés de mon nom rendu hypothétique de par qui s'y exprime, donne à voir et entendre le congrès des choses et de la langue qui le parle, ici restituée au baroque dont elle fut privée au profit de la Claire Expression.

Autre chose : le lyrisme, décrié par les uns, hypertrophié par les autres qui le transforment en pommade sentimentale, est pour moi, faire danser les mots sur leur propre musique à l'instar des Gongora et des Hopkins, y compris jusqu'à la trivialité d'un Panurge. On aura j'espère compris que j'insiste sur ceci, que je voudrais être lu avec les yeux, les cordes vocales, le rêve à fleur de temps, et tout le bas du corps. On aura aussi compris que ma poésie est ouverture au monde et non quête d'un quelconque ailleurs ou d'une identité perdue. Mes poèmes, eux, m'ont perdu de vue depuis toujours.

On me demande souvent si mon parcours d'homme de théâtre a influé sur mon œuvre d'écrivain. À cela je ne peux pas répondre, sauf, qu'à avoir en tant que metteur en scène dû analyser les œuvres de grands écrivains, il est possible que mon approche de l'écriture en ait bénéficié, sûrement même. Mais je fais la part entre les impératifs de la dramaturgie scénique et celle de la fiction romanesque, surtout de celle plus secrète de la poésie. Il est vrai que les poèmes de Shakespeare comme « le viol de Lucrèce » par exemple seraient facilement théâtralisables, surtout que pour ce qui me concerne, j'ai souvent monté des textes qui n'étaient pas des textes de théâtre. Néanmoins tout est théâtre. (Entre parenthèse, j'ai toujours pensé que sur la scène, les masques tombent et que dans le social on les remet pour jouer le rôle qu'on nous a, ou qu'on s'est attribué). En quelque sorte, sur la scène, le théâtre ne joue plus.

### **Tempo 3**

Ma remise en question de la pratique théâtrale, dans les années soixante dix, a été impulsée par les recherches de metteurs en scène comme Grotowski et Julian Beck, mais aussi par celles d'artistes chorégraphes comme Cunningham, qui remettaient en cause l'esthétique post romantisme de la danse, et celles de compositeurs qui comme Kagel, Berio et Stockhausen repensaient le rapport de la musique et de la voix, à la suite des Viennois, pour amener l'opéra vers ce qu'on appelait à l'époque, le théâtre musical. La sequenza pour voix de Luciano Berio, les nouvelles aventures de Ligeti, la version de 1971 des Momente de Stockhausen, m'ont autant influencé que les recherches du nouveau roman et plus tard celles de Tel Quel, pour appréhender une pratique théâtrale libérée du rationalisme Brechtien dont le principe de

distanciation me semblait par trop réducteur dans le sens d'une morale politicienne. Les théories d'Artaud à la suite de Jarry, ont été déterminantes pour ma pratique, en ce sens qu'elles s'affranchissaient de la psychologie des personnages auxquels les acteurs étaient sensés s'identifier ainsi qu'à la morale dont ils étaient porteurs. Je me souviens qu'à l'époque, je disais souvent que le théoricien de la distanciation n'était pas Brecht mais Artaud. Il est vrai qu'Artaud était alors mal compris et considéré comme le théoricien du psychodrame. Tout disciple du maître se croyait obligé d'éructer, de se rouler par terre et de hurler son texte en simulant la transe. C'était bien entendu n'avoir pas compris que le théâtre et son double faisait référence au théâtre surcodé de l'Asie du sud-est, dans lequel ces codes fonctionnaient parallèlement, asymptotiquement et n'étaient pas englués dans un substrat psychopathologique. Ma démarche, en montant « Les-Noces d'Hérodiade-de Stéphane- Mallarmé-Mystère », en 1974, pouvait se réclamer d'Artaud via Mallarmé, tant il me semble qu'il existe entre eux un rapport étroit, en dépit de leurs esthétiques respectives. Mallarmé comme Artaud ont été terrassés dans leur esprit comme dans leur corps, par le même Léviathan, l'un et l'autre lui ayant intenté le même procès.

En écrivant cela, (ma pratique théâtrale ayant cessé depuis longtemps), je me pose la question de ma position d'écrivain de poèmes, (décidément cette appellation me sied mieux que le titre de poète), ne sachant trop si mon parcours possède une cohérence quelconque et si les choses ne se passent pas pour moi plus ou moins au gré des circonstances, autrement dit, en mon absence. Écrire sur soi, c'est écrire sur quelqu'un qu'on ne connaît pas puisque ce quelqu'un est obligé d'écrire par les autres pour un peu tenter de s'apercevoir comme sujet écrivain. Je est un autre comme disait l'autre contredisant le cogito d'un autre dont la postérité n'en finit pas d'agoniser. Quand Patrick Cintas m'a demandé de m'expliquer sur mon travail, j'ai dû recenser toute ma petite troupe de moi pour tenir congrès afin de trouver le protocole nous permettant de ne faire qu'un. Á propos, je vois que mon PC me souligne le est entre je et autre, m'indiquant que j'aurais dû taper suis. Utiliserais-je une machine cartésienne ?

En fait, je compose une poésie moderne car antimoderne, puisque parmi mes contemporains, de jeunes poètes appelés Properce ou Catulle voisinent avec Dante, Rabelais, Ronsard, Jean de Sponde, Maurice Scève, Mallarmé, Rimbaud, Jarry, Follain, Wallace Stevens, Art Crane,

Williams Carlos Williams, sans parler des grands romanciers dont ma bibliothèque est pleine. Ça fait du monde et ça fait une sacrée boîte à outils pour faire du Bourson en kit. Le tout, comme pour monter une armoire beau bois, c'est de ne pas rater le montage. Quand on me demande d'expliquer un de mes poèmes, le hic, c'est de me souvenir comment je m'y suis pris. Alors, il ne me reste qu'à me lire, marri d'avoir à abandonner la mort de Porthos pour satisfaire le curieux. La plupart du temps je ne m'en tire pas trop mal, bien que j'aie nettement conscience d'être à côté de la plaque. Le poème est trop intelligent pour moi, et je retourne à mon géant écrabouillé et fier de l'être.

## Tempo 4

Organiser le chaos me rapproche trop des jardins à la Française. Alors point trop n'en faut, j'aime bien le boucan d'Hésiode et de ses théogonies où les dieux n'étaient pas encore syndiqués, parfumés d'encens, et qui massaient le talon d'Achille pour faire avancer le schmilblick. Bien sûr, j'aime le chaos, mais seulement quand il ressemble au vol erratique des martinets. Je me charge de choisir un ordre négligé dans la cohorte en vol afin de l'organiser à ma manière ébouriffée d'amateur de haies mal taillées.

En relisant ce que je viens d'écrire ci-dessus, je sais qu'on me trouvera de mauvaise foi, puisque certains trouvent ma poésie très travaillée et concertée, ce que bien sûr j'approuve sans réserve. Donc, on me dira qu'il y a contradiction. Ben non puisqu'un coup de dés... n'est-ce pas ? Et puis je n'ai ni mauvaise, ni bonne foi, n'ayant pas de foi du tout (ce qui me garde des vautours). Néanmoins il y a des vautours très sympathiques, on aime leurs leçons de voltige, on les trouve très performantes. Mais on se garde bien de leurs becs trop savamment acérés.

Parmi les peintres du vingtième siècle, De Kooning est celui qui m'accompagne souvent dans mon travail. Sa non croyance en le style, ses prises de risque permanentes, m'interpellent constamment. Je peux regarder une œuvre de lui et me perdre dans ses fulgurances, contempler ses non-maternités, ses Joconde cramoisies, ses autoroutes déjantées où faire de l'auto stop à

foison et souhaiter se voir envoyer le Samu et les anges psychopompes. Le travail que j'ai entrepris dernièrement est en grande partie influencé par sa peinture.

Écrire de la poésie aujourd'hui, me semble de plus en plus cette « action restreinte » dont parlait Mallarmé. Si en ces temps, son public est de plus en plus restreint en nombre, c'est qu'elle s'adresse de plus en plus à un public d' « acteurs restreints » parce qu'écrits. Relire en ce sens le poète Spinoza.

Je ne crois pas que ma poésie soit difficile, son exigence requiert de la part du lecteur sa propre exigence de s'ouvrir au spectacle de ce qui l'entoure et d'habiter ses vues.

L'homme habite en poète nous dit Hölderlin posant la question de : pourquoi des poètes en un temps si troublé ? On peut aujourd'hui goûter la pertinence de cette interrogation, la poésie étant une arme bien fragile, une fronde bien inefficace entre les mains des David d'aujourd'hui. Adorno posait la même question après Auschwitz et cependant, je crois que cette question est la poésie même, et que si elle perdure, c'est que nous habitons ce monde coûte que coûte et vaille que vaille et que l'élégance Mallarméenne ne doit pas nous masquer la violence qu'elle sous-tend, car elle est la beauté que saluera plus tard Arthur Rimbaud.

J'ai bien conscience d'avoir sauté du coq à l'âne, d'avoir ébouriffé mon propos, mélangé mes autos routes comme De Kooning, mais mes chemins bifurquent souvent où je m'arrête pour cueillir les fruits aux mûriers de l'errance qui me font oublier le fil de mon parcours. D'autant que je m'aperçois maintenant, que j'aurais pu tout aussi bien ne vous parler que de ce qui me fait écrire de la poésie : mon amour pour les perdrix.

**Gilbert Bourson**  
in RAL, Mag n° 1